

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 64

Number 1 *Haïti à l'ère du bicentenaire de l'indépendance (1804-2004)*

Article 11

1-1-2005

Centre d'études linguistiques et littéraires francophones et africaines (2004). Entre deux rives, trois continents

Lydie Moudileno

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Moudileno, Lydie (2005) "Centre d'études linguistiques et littéraires francophones et africaines (2004). Entre deux rives, trois continents," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 64 : No. 1 , Article 11.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol64/iss1/11>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

parisien, des arcanes du monde de l'édition et enfin de ce que Métellus nomme le « grand mouvement esthétique haïtien ».

Cilas Kemedjio
University of Rochester

Centre d'études linguistiques et littéraires francophones et africaines (2004). *Entre deux rives, trois continents*, mélanges offerts à Jack Corzani, textes réunis par Dominique Chancé et Dominique Deblaine, préface de Musanji Ngalasso-Mwatha, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 376 p.

Ce livre est un volume de mélanges offerts au professeur Jack Corzani, qui fut, entre autres distinctions universitaires, directeur du Centre d'études linguistiques et littéraires francophones et africaines (connu sous le nom de CELFA) à Bordeaux. C'est d'ailleurs ce centre, aujourd'hui dirigé par Musanji Ngalasso-Mwatha, qui en assure la publication, à la suite d'une journée d'hommage organisée en 2002.

Les vingt-cinq textes qui constituent le recueil ont été réunis par deux universitaires basés à Bordeaux, Dominique Chancé et Dominique Deblaine. Les textes forment *a priori* un ensemble assez hétéroclite n'ayant, selon les mots de Dominique Chancé, « guère d'autre fil conducteur que le lien qui unit les contributeurs au récipiendaire, lien de travail, d'admiration, de formation et parfois lien amical et purement personnel » (29). C'est évidemment une des lois du *Festschrift*. Après une section d'introduction factuelle à l'homme, à l'œuvre et aux circonstances de l'hommage (le départ à la retraite de Corzani en 1998, après plus de trente ans de carrière), la vingtaine de textes d'*Entre deux rives, trois continents* est présentée en trois parties : une première, « Un passeur », dans laquelle les études et témoignages se rapportent très explicitement à l'homme et à son œuvre; une seconde, « D'une rive à l'autre », réunissant des études sur la littérature francophone du vingtième siècle, en particulier antillaise; une troisième, « Redécouvertes de l'Autre », rassemblant des études consacrées à des textes plus tangentiels thématiquement ou chronologiquement au champ de la francophonie contemporaine.

Quiconque ne connaîtrait pas Jack Corzani apprendra dans cet ouvrage qu'il fut l'un des pionniers de la littérature dite aujourd'hui « francophone ». Corzani s'est en effet distingué par ses travaux de recherche dans le domaine antillais, en particulier par une thèse d'État soutenue en 1976 et qui a donné lieu deux ans plus tard à la publication de son *opus magnum* :

La littérature des Antilles-Guyane françaises, une encyclopédie littéraire en six volumes. Depuis plus d'un quart de siècle, celle-ci fait le bonheur des chercheurs dans la métropole, aux Antilles, en Guyane et en Afrique, comme en témoignent de nombreux contributeurs.

Si l'on a plaisir à lire les hommages de collègues, tels mots de A. J. Arnold – d'un éminent encyclopédiste à un autre! –, la prose de Dominique Deblaine ou le poème de Max Rippon dans la première partie, l'intérêt, pour les critiques, réside surtout dans tous ces autres textes d'où ressort l'empreinte intellectuelle laissée par Corzani sur deux, voire trois générations de chercheurs. André Ntonfo, par exemple, aujourd'hui professeur à l'Université de Yaoundé, présente Jack Corzani comme un semeur de vocations, disant sa reconnaissance d'avoir été

profondément introduit dans le champ littéraire antillais, sur le terrain où il a semé, non seulement en dirigeant [s]es travaux dans le domaine, mais aussi en donnant une impulsion, voire une caution de qualité, aux études antillaises au Département de Littérature négro-africaine [...] grâce à ses missions d'enseignement (80).

L'impact de Corzani sur Ntonfo, puis toute une génération d'étudiants dans les années 1980, a ainsi été déterminant pour certains des « antillanistes africains » (lire camerounais) dont l'autorité est aujourd'hui reconnue dans le monde entier, comme Romuald Fonkoua en France (Cergy-Pontoise, Strasbourg) et Cilas Kemedjio aux États-Unis (University of Rochester).

Ailleurs, deux auteurs replacent les travaux de Corzani dans le contexte des remous provoqués par le pamphlet *Éloge de la créolité* publié par les Martiniquais Bernabé, Chamoiseau et Confiant en 1989. Pour Dominique Chancé, spécialiste en littérature antillaise, et auteur du très remarqué *L'auteur en souffrance* (PUF, 2000), les travaux de Jack Corzani dans *La littérature des Antilles* ont posé explicitement la question de l'existence et de la spécificité d'un corpus de littérature antillaise, ou créole, quelque douze ans avant les revendications extrêmement médiatisées des « créolistes ». Autrement dit, et c'est aussi la démonstration d'Henriette LeVillain, autre contributrice de ce volume, bien avant *Éloge*, *Lettres créoles* et tout le mouvement de la créolité de la fin des années quatre-vingt, Corzani avait sinon problématisé, en tout cas pressenti la singularité d'une littérature antillaise distincte du corpus « négro-africain » et caractérisée, entre autres, par la figure ambivalente et cependant cruciale de Saint-John Perse.

L'opposition entre, d'une part, les écrivains de la créolité et, d'autre part, un « pionnier » métropolitain comme Corzani, motive ainsi de nombreux textes de ce volume. Marie-Christine Hazaël-Massieux choisit par exemple

de discuter l'œuvre de Michèle Lacrosil, écrivaine guadeloupéenne née au début du vingtième siècle (1915), que Corzani mentionne dans le deuxième tome de sa célèbre encyclopédie. « Les écrivains de la créolité ne trouveraient certainement pas leur compte dans les romans de Michèle Lacrosil » conclut l'auteure (234), après avoir démontré l'importance – toute paradoxale – du créole dans le cheminement identitaire des protagonistes de Lacrosil. De son côté, Estelle Maleski contraste les trajectoires parallèles de Patrick Chamoiseau et de son compatriote Tony Delsham, deux auteurs ayant exploité les modalités du roman « policier ». Bien que « poussés par un même souffle, animés par un même cri », les deux écrivains demeurent, selon Estelle Maleski, « malgré tout séparés par deux stratégies » (220), le premier bénéficiant d'une reconnaissance toute parisienne consacrée par le prix Goncourt en 1988, le second, malgré – ou plutôt à cause de – sa popularité aux Antilles, étant voué à l'invisibilité dans les cercles critiques. Il s'agit bien, pour Maleski comme pour Hazaël-Massieux ou Chancé, d'établir un contraste entre, d'une part, les écrivains d'une « créolité » arbitrairement définie et médiatiquement manufacturée par des écrivains bénéficiant, pour toutes sortes de raisons idéologiques, de la tutelle de la métropole et, d'autre part, des chercheurs comme Corzani ayant mené une réflexion rigoureuse, érudite et exhaustive sur la « créolité », du très canonique Saint-John Perse à des auteurs moins méconnus comme Lacrosil. Lorsque Maleski écrit en guide de conclusion :

Résumer la littérature antillaise à ses auteurs les plus célèbres, à ceux qui ont le privilège d'être reconnus et encensés en métropole, à ceux qui se revendiquent d'un courant littéraire bien déterminé, à ceux qui trouvent leur place au sein de La littérature, celle dite « noble » et que l'on récompense par des prix prestigieux serait une erreur (222),

l'on sent bien que ces lignes renvoient aussi au statut de Corzani dans les Lettres françaises et francophones. Dans son texte intitulé « Sir Jack », Claude Thiébault note en effet que les travaux de Corzani n'ont pas eu, en leur temps, la réception qu'ils méritaient. Parlant de « silence-radio » et de « non-réception » (49) inexplicable des travaux de Corzani dans les milieux universitaires dans les années soixante-dix, Thiébault constate que c'est seulement à partir du moment où émerge le mouvement de la créolité, soit une décennie plus tard, que Corzani accède à une certaine visibilité. En d'autres termes, les créolistes ont une dette intellectuelle et historique vis-à-vis de Corzani. Car s'ils ont été en mesure, dans les années quatre-vingt, de renvoyer à une archive littéraire créole, et d'invoquer, entre autres, Saint-John Perse comme écrivain créole, c'est grâce à l'entreprise fondatrice de l'encyclopédiste métropolitain, celui qui, « avant eux a nommé Saint John Perse » (50).

D'autres essais retiendront également l'attention : celui, original et érudit, de Marie-Christine Rochman, où l'auteure présente un certain abbé Bioret,

qui fut prêtre en Martinique de 1907 à 1913 et écrivit un opuscule en hommage aux victimes de l'éruption de la Montagne Pelée; celui de Jacques de Cauna intitulé « Baudelaire, Jeanne Duval et Haïti, une nécessaire relecture » dont j'ai personnellement beaucoup appris. Si l'on en croit les récentes recherches de l'auteur, il semble effectivement qu'il y ait de quoi « relire » Baudelaire : sa célèbre « mulâtresse » ne serait pas originaire des Mascareignes, comme le veut le l'histoire, mais de la ville de Jacmel, en Haïti. Celui de Claude Lesbats sur la représentation de l'Afrique dans trois récits de la *Nouvelle Revue française* publiés entre les deux guerres mondiales, ou encore, le plus comparatiste, celui de Michel Prat qui se propose d'analyser l'image de l'Amérindien dans les littératures antillaise et latino-américaine. On aura envie d'aller se plonger, ou se replonger, dans les volumes de la *Littérature des Antilles-Guyane françaises* pour y découvrir, comme ces contributeurs, des sources d'inspiration et des trésors littéraires qui attendent d'être exhumés.

Au final, au détour de chacun des vingt-cinq articles, la réflexion sur l'Histoire, la spécificité, les paradoxes et l'inépuisable potentiel critique du champ même de la littérature antillaise se confirme. Se confirme aussi le portrait, pressenti dès les premiers témoignages, d'un homme, d'un professeur, d'une rigueur et d'une générosité extrêmes, dont l'influence sur toute une communauté de chercheurs est à la mesure de l'œuvre qu'il laisse à méditer, c'est-à-dire, monumentale.

Lydie Moudileno
University of Pennsylvania

LAWSON-HELLU, Laté (2004). *Roman africain et idéologie : Tchicaya U Tam'si et la réécriture de l'histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 233 p.

Roman africain et idéologie : Tchicaya U Tam'si et la réécriture de l'histoire déroute par le côté quelque peu général de son titre. Le sous-titre aurait bien pu tenir lieu de titre, et encore... Dans cet ouvrage en effet, Laté Lawson-Hellu étudie les quatre romans de Tchicaya U Tam'si : *Les cancrelats* (1980), *Les méduses ou les orties de mer* (1982), *Les phalènes* (1984) et *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* (1987). L'étude dégage maints aspects communs à ces quatre romans, qui, en fait, constituent une série. L'approche critique est à la fois structuraliste et sociocritique.

Du reste, c'est la première fois qu'un ouvrage entier est consacré aux romans de Tchicaya U Tam'si, écrivain congolais qui s'est d'abord fait connaître par ses talents de poète. Il est évident que la critique, jusqu'ici,